

—Pour Paris ! s'écria Manoel.

—Oui, pour Paris ! Ici, nous végétons, nous vivons dans ce grand, dans ce magnifique Paris ! Depuis quel temps, Manoel, la pensée d'y faire fortune me poursuit et m'obsède ; cette fortune, c'est avec toi que je veux, non pas l'acquérir lentement, attendre que nos cheveux blanchissent avant d'en jouir, mais la prendre d'assaut ! Viens, Manoel, viens ! Tu as dit que jamais nous ne nous quitterions, Paris nous attend et nous ouvre une carrière immense, où j'ai hâte de me précipiter avec toi !...

La surprise de Manoel fut si grande, qu'il resta quelques instants immobile ; mais bientôt il se leva de toute la hauteur de sa belle taille, et sa figure prit une expression presque paternelle, où à une tendre affection se mêlait une certaine pitié, tandis qu'il regardait Pierre ; ce dernier, beaucoup moins grand que lui, ne lui avait jamais paru si petit, si frêle qu'en ce moment ; ces cheveux blonds et bouclés, ses yeux bleus, lui donnaient presque l'air d'une fille.

—Enfant, lui dit-il, quel mauvais rêve as-tu fait de vouloir quitter ton pays, ta famille, et de venir me conseiller à moi, ton aîné, d'abandonner ma mère et mes sœurs et la terre cultivée par mes ancêtres, pour chercher la fortune et le bonheur loin de tout ce que nous aimons !... Eh quoi ! poursuivait-il, j'en ai peur, tu quitteras même ton frère ! mais sais-tu ce que c'est que l'absence ? t'en fais-tu la moindre idée ? Sens-tu bien qu'absent on n'existe plus l'un pour l'autre, que les journées et les heures ne sont plus communes ? Je chercherais la main de Pierre et je ne la trouverais pas ! Je n'aurais plus de frère !...

Et Manoel, en disant ces mots, ne pouvait retenir ses larmes...

—Mais as-tu bien réfléchi à ce long voyage, toi qui n'es jamais allé plus loin que Bayonne ; toi d'une santé délicate ?... Si tu tombais malade ?... Tu souris ! Je suppose que tu fasses sans accident ce long voyage, es-tu sûr que tout ira bien à Paris ? Ah ! que mon cœur serait inquiet et tourmenté si je te savais seul dans la grande ville, sans amis, sans personne pour songer à toi, personne comme mon oncle le curé ou notre mère pour te donner un mot d'avis, personne pour t'aimer comme Manoel ! Pierre, Pierre ! mon frère, mon ami, reste ! Que Paris garde son or et ses plaisirs ! N'abandonnons ni nos chères montagnes, ni le village où nous sommes nés, ni la famille qui nous chérit, ni le poste que Dieu nous a donné au milieu des nôtres !...

Pierre fut ébranlé. Lui aussi, en écoutant Manoel, il ne pouvait s'empêcher de pleurer ; mais il y a deux passions qui tarissent les larmes : l'orgueil et l'ambition.

Aus-i l'hésitation de Pierre eut-elle bientôt disparu : il avait un Rubicon à passer, il le passa. N'avait-il pas un plan depuis longtemps arrêté ? Il le raconta à son

cousin avec toute l'énergie d'une âme passionnée. Ce plan avait eu le temps de mûrir ; quelques mois pour une nature comme celle de Pierre, étaient un siècle.

—Tiens, dit-il à son cousin, en lui montrant tous ses préparatifs, une valise qu'il avait laissée à Bayonne lors de son dernier voyage, pleine des effets qui lui étaient les plus nécessaires, surtout une ceinture de cuir qu'il portait autour de la taille, toute garnie de pièces d'or ; tiens, Manoel ! répéta-t-il avec orgueil en les étalant sous les yeux un peu éblouis de son cousin ; et il ajouta d'un son de voix qui avait quelque chose de protecteur : Tu sens, Manoel, il y en a pour toi comme pour moi !... Si longtemps protégé sous le toit hospitalier de Graciosa, dans cette maison et ce domaine, dont Manoel serait bientôt le maître, son orgueil était flatté des offes de service qu'il faisait à celui dont il tenait tout ; il crut à son tour, que Manoel allait céder ; mais il avait compté sans la noblesse d'âme de son cousin.

Non, non, s'écria ce dernier, je ne commettrai pas cette lâcheté ! Moi l'aîné, tout à l'heure le chef de la famille, j'abandonnerais ma mère, Marie-Maria, ma jeune sœur, mon oncle, qui nous aime tant ! Pierre, je t'aime, tu as raison de le dire ; mais, si tu nous quittais, et j'avais souvent rêvé, tu le sais, un autre avenir pour toi, une plus étroite union entre nous ; si tu avais pris une résolution irrévocable... Mais non, Pierre, non, tu ne partiras pas, tu ne quitteras pas ton Manoel !...

—Manoel, viens avec moi !

Et le regard de Pierre, était enflammé, et l'on eût dit qu'il était prêt à franchir d'un bond l'espace qui le séparait du but de son ambition :

—Viens, viens !... je mourrais ici !...

—Pars, lui dit Manoel, les larmes aux yeux, pars ! Puisqu'il faut que je perde l'ami de mon enfance, mon meilleur ami, Pierre, je te plaindrai, je me plaindrai moi-même, mais je ne te suivrai pas !

Et, saisissant la main de son cousin qu'il étreignit avec force, il ajouta d'une voix émue :

—Si tu obtiens cette fortune que tu désires, dis-le moi, car j'en serai joyeux, oui, bien joyeux pour toi ; mais, si le malheur que je redoute pour toi venait t'atteindre, dis-le moi aussi, Manoel sera toujours ton ami !

Les deux cousins se jetèrent dans les bras l'un de l'autre.

Si un peintre avait voulu s'inspirer des sentiments divers qui agitaient deux âmes, entre lesquelles il y avait un si grand contraste, il eût pu contempler ces deux jeunes gens, sortis à peine de l'adolescence ; il aurait vu chez Manoel la force, la véritable force, celle du devoir, destinée à défendre la famille contre l'égoïsme industriel, le champ paternel contre les tentations parisiennes ; et, chez Pierre, la passion, l'orgueil, l'esprit d'aventure, avec toute la violence qui les anime ; Dieu et le monde, la spéculation ruineuse et la terre fertile, la